

Interculturel :

questionnements et balises

Dany Crutzen

CDGAI

Centre de Dynamique des Groupes et d'Analyse Institutionnelle asbl

Publication pédagogique d'éducation permanente



C.D.G.A.I.

Interculturel : questionnements et balises

Auteure

Dany Crutzen

Concept et coordination

CDGAI

Collection Méthodologie - 2013

Éditrice responsable : Chantal Faidherbe

Présidente du C.D.G.A.I.

Parc Scientifique du Sart Tilman

Rue Bois Saint-Jean, 9

B 4102 - Seraing - Belgique

Graphisme : Le Graphoscope

legraphoscope@gmail.com

Méthodologie

MÉTÉOROLOGIE

Intention de ce livret

◆ Inspiré par les intuitions de quelques précurseurs, ce livret propose de cheminer dans l'intimité du processus interculturel en empruntant la voie du témoignage : une démarche qui renvoie le lecteur à ses propres questions, tout en dessinant quelques balises utiles pour s'orienter dans la complexité intrinsèque au sujet.

L'intention est d'inviter le lecteur à y réfléchir en miroir son propre parcours.

Public visé

- ◆ Les animateurs, formateurs, coordinateurs, directeurs de l'associatif et des services publics
- ◆ Les enseignants, les CPMS
- ◆ Les intervenants GRH
- ◆ Les psychologues, psychiatres, médecins, infirmiers
- ◆ Toute personne intéressée par le sujet

MÉTÉOROLOGIE

SOMMAIRE

Introduction	9
Confirmation : un processus protéiforme	44
Notes de bas de page	54
Bibliographie	57

*«Le sociologue rompt le cercle enchanté en essayant de faire savoir ce que l'univers du savoir ne veut pas savoir, notamment sur lui-même.»
Pierre Bourdieu (1997)*

INTRODUCTION

Mot-valise aux multiples facettes, l'interculturel est au cœur de nos questionnements et de nos pratiques depuis longtemps. Parfois réduit à l'état de confortable alibi, il mérite pourtant d'être revisité à l'aune des enjeux sociétaux qui interrogent quotidiennement nos habitudes mentales et nos positionnements professionnels.

Inspiré par les intuitions de quelques précurseurs, ce carnet propose de cheminer dans l'intimité du processus interculturel en empruntant la voie du témoignage : une démarche qui renvoie le lecteur à ses propres questions, tout en dessinant quelques balises utiles pour s'orienter dans la complexité intrinsèque au sujet.

Notre propos est d'inviter le lecteur à y réfléchir en miroir son propre parcours : le processus interculturel est tout sauf anodin lorsqu'il quitte le terrain consensuel des principes pour se frotter aux héritages concrets des sujets qui fâchent.

Il transforme en profondeur nos perceptions, nos représentations et nos visions du monde. Il implique dès lors de se revisiter soi-même, conformément à l'une des principales balises de la méthodologie interculturelle : en matière de décentration culturelle, la légitimité se conquiert en parlant de soi – de ses propres implicites et contradictions - plutôt qu'en parlant des autres... Ce positionnement nous semble être un garant de nuance, la meilleure manière de prévenir les dérives culturalistes ou les catalogues de stéréotypes.

Nous sommes partis d'un constat : l'interculturel est trop souvent convoqué, dans des situations conflictuelles, pour amener l'«autre» à s'adapter et à remettre en question ses évidences. Or, l'exercice ne nous semble crédible que s'il est appliqué d'abord aux cadres de référence de celui-là même qui entend le pratiquer. C'est la raison pour laquelle nous prenons ici le parti d'une plongée sincère et sans fard dans nos propres paradoxes. En espérant que chacun y trouve motivation à faire de même...

INITIATION : L'INCONFORT DE LA DIVERGENCE

Il y a environ trente ans, je suis tombée toute ébahie dans la marmite interculturelle. Comme chacun d'entre nous, je suppose, ça a démarré par un premier curieux questionnement... Très tôt, j'ai eu la conviction que quelque chose m'empêchait de voir derrière le miroir tendu par l'étrangeté du monde. Je ne trouvais aucune réponse satisfaisante dans mon voisinage et je me suis mise en état d'exploration : que me disaient mes manques et mes ignorances ?

Mon premier contact avec «ailleurs» tient en une question suggérée par un étudiant palestinien durant mes études à l'Université de Liège. C'était – déjà depuis longtemps – la guerre en Afghanistan. Il a dit : «Pourquoi est-ce qu'on les appelle les résistants afghans et nous les terroristes palestiniens ?»

Aujourd'hui, ça me semble si évident, mais à l'époque, cette question a provoqué une véritable tempête neuronale... Comment mon vocabulaire, ma langue, mon éducation m'avaient-ils conditionnée à penser – sans même y penser – de la sorte ? J'ai vérifié à la télé, dans les journaux, dans mes documents scolaires : c'était vrai ! Les moudjahidins du peuple afghans étaient de valeureux résistants à l'impérialisme soviétique – notons qu'ils ont bien changé de statut depuis – tandis que les combattants palestiniens étaient d'affreux terroristes qui tuaient aveuglément des innocents. Le choc !

Par les yeux des étudiants du Proche-Orient qui m'entouraient, j'ai commencé à regarder le monde autrement, et le mien de monde m'est soudain apparu suspect. J'avais bien déjà une vague conscience, éduquée par des enseignants engagés dans des projets tiers-mondistes, que quelque chose n'était pas juste entre le Nord et le Sud, qu'il y avait quelque chose de pas net dans l'histoire des croisades, de l'esclavage et de la colonisation, mais cette conscience s'arrêtait à mon engagement dans un groupe d'action d'Amnesty International et j'étais persuadée que l'idéologie des Droits de l'Homme était la voie à répandre depuis l'Occident vers les contrées encore éloignées des Lumières... Imposture louable, mais imposture tout de même !

Comment en étais-je arrivée là ?

Au fur et à mesure de mes avancées en «terrain ennemi», voici que le voile se lève. Depuis cette question initiatrice, j'ai souvent eu l'opportunité de revisiter la thématique sous bien des angles, mais la vérité, c'est qu'il a fallu trois décennies pour que j'ose enfin l'exprimer clairement.

Certes, Ibrahima Thioub¹, par exemple, a magistralement démontré que l'histoire des prédatons ne se réduit pas à une confortable caricature entre «méchants blancs» et «pauvres noirs», mais tout de même...

Alors quoi : une civilisation qui a inventé les guerres de religion et les croisades, le génocide des Amérindiens et, dans la foulée, la systématisation de l'esclavage, le racisme en tant qu'idéologie permettant la colonisation et le pillage de plusieurs continents, parvenant à faire au 20e siècle plusieurs dizaines de millions de morts - approximation s'il en est - et à développer un mode de vie qui hypothèque la survie même de la planète, cette civilisation-là continue de se trouver tant de qualités qu'elle prétend demeurer le modèle à suivre pour le reste de l'humanité !

On s'attendrait à tout le moins à un modeste sentiment de honte, une courbe rentrante, une ébauche d'excuses – voire de repentir, un frémissement de remise en question, disons une hésitation à tancer les autres... Qu'à cela ne tienne, c'est tout le contraire ! Les dangereux sont toujours les autres : suivez le guide, les terroristes islamistes djihadistes salafistes sont mis en scène plusieurs fois par jour sur toutes les ondes... J'ignore à cette heure quelle est leur réelle capacité de nuisance – par rapport à l'humanité s'entend, pas par rapport aux intérêts géostratégiques et autres matières premières sur lesquels veille une poignée d'oligarques lourdement armés – mais je suis sûre et certaine qu'ils n'atteignent pas les millions de morts. Et c'est sans parler des siècles qui précèdent, ni de celui qu'on vient d'entamer, où le peu qu'on nous montre laisse deviner combien la grosse artillerie et son cortège de dégâts «collatéraux» est toujours bien du même bord...

Certes, partout dans le monde, on trouve d'immondes cruautés. Mais difficile de concurrencer la machine historique européenne, même au rayon technique des tortures... Si l'humain a toujours montré une exceptionnelle créativité dans l'horreur, l'industrialisation du crime n'a été rendue possible que par des technologies de pointe : une autre spécialité de ma civilisation!

Mais ça ne l'empêche absolument pas de donner des leçons de droits de l'homme à tous vents. Du vent ! Ou du refoulement ?

Sommes-nous à ce point amnésiques ? Peut-être bien... Mais là aussi il va falloir se décentrer pour commencer à le comprendre. A l'heure des résurgences populistes, je me sens mobilisée par un sentiment d'urgence !

Quel rapport avec l'interculturel ?

Eh bien, c'est la rencontre avec les intuitions de Margalit Cohen-Emerique² qui m'a permis d'initier l'exploration de ces zones d'ombre : singulièrement ses concepts phares d'images-guides, d'archaïsmes, de contentieux historiques et de refoulements. Quelle sagacité ! Bien qu'on réduise souvent sa pensée – malheureusement - à une grille d'analyse des incidents critiques, il me semble qu'on n'a rien inventé de mieux depuis... J'y reviendrai un peu plus loin.

Pour ma part, le questionnement prend rapidement une deuxième orientation. Mes études de romаниste me conduisent tout naturellement à explorer la dimension linguistique de ma perception du monde. L'initiation se produit lors d'une première expérience professionnelle comme professeur de FLE (acronyme de F.L.E. : Français Langue Etrangère) ; à l'époque, ce n'est pas encore nommé comme tel) dans une école privée à Las Palmas, aux Iles Canaries. C'est encore une zone franche, et je comprendrai plus tard pourquoi cet «accident de l'histoire» va initier mon extraction du cocon européen : des riches, barricadés derrière des fils barbelés et des chiens de combat, y côtoient sans ménagement la misère brute, la faim, les trafics en tous genres et les prostitutions de bas étage.

Le matin, je donne cours à des nantis plutôt sympathiques dans une école privée, l'après-midi j'assiste à un concert de l'orchestre philharmonique, et le soir, je bois des pots et je pactise avec le patron du bidonville voisin. Je découvre ce qu'est une société sans véritable filet social, où on se fait trucider pour une paire de lunettes ou de baskets à la mode : c'est à nouveau le choc ! Mais je n'ai encore rien vu...

Enseignante «de naissance», je suis assez sûre de ma capacité à emmener mes étudiants dans l'intimité de la langue française : de dix à septante ans, dans un microcosme cosmopolite, ils sont Espagnols, mais aussi Américains, Irlandais, Anglais, Allemands, Argentins, souvent déjà polyglottes. Et voilà qu'ils se mettent à me poser des questions qui ne m'avaient jamais traversé l'esprit – et auxquelles je ne savais évidemment pas répondre...

Henry est Allemand, il a vécu en Australie et exerce son métier de journaliste aux Canaries depuis une vingtaine d'années : il parle parfaitement l'allemand, l'anglais, l'espagnol (avec un accent à couper au couteau, mais très correct) ; il a de bonnes notions de français, et même de néerlandais et d'italien. Il me demande si je veux bien prendre le temps de lui expliquer le système des pronoms personnels en français. Pas de problème ! Je me lance dans une démonstration assurée. Puis Henry m'interrompt : «Mais pourquoi est-ce qu'on dit «je te le donne», et on dit «je le lui donne» ?» Il me faut un certain temps pour capter la question... Heu... évidemment que jamais un francophone natif ne poserait pareille question : la structure est intégrée par imprégnation bien avant qu'un quelconque métalangage grammatical ne passe par là... Mais Henry, lui, ne comprend pas pourquoi, dans un cas c'est l'indirect qui précède le direct, et dans l'autre cas l'inverse.

Et pour cause ! Toutes les langues romanes, y compris notre wallon local, fonctionnent avec une structure indirect-direct SAUF – comme d’habitude - le français et son exceptionnisme aiguë : c’est toujours indirect-direct, sauf LUI et LEUR ! Je le découvre toute affolée ce jour-là. Pourquoi ? Parce que ! Jean Léonce Doneux³, ethnolinguiste disparu trop tôt, m’expliquera des années plus tard qu’il s’agit d’une harmonisation vocalique (facilitatrice de l’articulation), mais le fait est que cette question ne peut être posée que par quelqu’un qui ne vit pas au cœur de la langue depuis le ventre de sa mère. Et ce que m’apprend une technique de FLE, c’est qu’on peut faire gagner un temps précieux à l’allophone – dans ce cas-ci, pour peu qu’il possède un métalangage dans sa propre langue de référence – en mettant en évidence la «zone sensible». En français, c’est toujours indirect-direct, comme dans toutes les langues romanes, SAUF LUI et LEUR. Ça évite de se mêler les pinceaux pendant des mois et des années entre les «je te le me lui»... Waouw ! Je découvre le français langue étrangère... Et c’est un vrai bonheur !

A mon retour en Belgique, après quelques intérimis plus classiques dans le secondaire, me voici embarquée dans une recherche-action sur les compétences en lecture dans des classes de 3^e et 4^e primaires : nous sommes dans le quartier populaire de Droixhe à Liège et les institutrices se plaignent de l’hétérogénéité des niveaux. Les enseignantes sont en difficulté : elles ne parviennent plus à assurer les apprentissages de base. «C’est incroyable, depuis le temps qu’on leur fait le verbe être et le verbe avoir, ils ne sont toujours pas fichus de les conjuguer !» L’une d’entre elle, par ailleurs excellente praticienne de la pédagogie Freinet, est au bord de la crise de nerfs : sa classe explose dans tous les sens !

Nous décidons que je prendrai les enfants en atelier par petits groupes désignés par les enseignantes : ainsi, elles pourront mieux assurer la remédiation avec le reste de la classe et je pourrai explorer tranquillement mes questions de recherche. «Qu'est-ce qui est difficile pour lire et écrire en français ? Quelle(s) langue(s) parles-tu à la maison ? De quoi as-tu besoin pour apprendre mieux ?» Je vais ainsi travailler avec quatre-vingts élèves de 3^e et 4^e primaires, par ateliers de 2 x 2h/semaine durant quelques mois. L'expérience est à nouveau décoiffante : j'hallucine!

Tout en explorant mes questions de recherche, je me lance avec les enfants dans une entreprise d'écriture. Certains viennent d'arriver et ne parlent pas du tout le français. D'autres sont là depuis un certain temps, sont parfois passés par un enseignement en néerlandais avant d'atterrir à Liège. Sur papier, la plupart sont Marocains ou Turcs, quelques Rwandais, un jeune Rom, quelques Belges d'origine marocaine ou espagnole... Puis le déroulement des ateliers commence à éclairer quelques mystères. Certains enfants se disent «Syriens», mais ils ne parlent pas l'arabe et sont de nationalité turque (entre parenthèses, il est écrit «réfugiés ONU» !).

Je n'y comprends rien ! Je m'aperçois aussi que plusieurs sont Kurdes, certains Arméniens... La plupart des petits Kurdes ne parviennent pas à expliquer d'où ils viennent et posent des questions qui me paraissent incongrues : «Hein Madame que la Turquie appartient au Kurdistan?» Heu... ben non, mais comment va-t-on faire pour se comprendre sur fond de cartographies guerrières – que je ne maîtrise évidemment pas. Un jeune garçon m'apporte des tracts du PKK. Je commence à comprendre les difficultés de l'enseignante Freinet, qui pratique abondamment les travaux de groupes : les filles ne parlant pas aux garçons, les Marocains ne parlant pas aux Turcs (sauf pour le foot !), les «Ottomans» ne

parlant pas aux Kurdes qui ne parlent pas aux Arméniens qui ne parlent pas aux «Syriens», le tout sur fond de guerre au Nagorny-Karabak et de répression dans le Nord de la Turquie, certains témoignant dans leurs récits de véritables scènes de guerre et ne parlant pas français, il semble en effet que les travaux de groupes soient particulièrement contre-indiqués et sources de conflits. D'autant que ces communautés en conflit depuis des générations, se retrouvent enfermées dans la même classe et regardées par l'école comme des Ottomans ! Pas étonnant que ça chambarde et que ça castagne dans la cour de récréation !

Avec les enfants, nous décidons d'expliquer tout ça à l'école en réalisant un livre de témoignages. Qui sommes-nous ? On va leur expliquer ! Vu la difficulté de la langue, je fais venir une dame de l'Institut kurde de Bruxelles pour expliquer aux enfants kurdes comment raconter leur histoire en français. Ne sachant que penser des enfants qui se disent «Syriens», je les invite à la même séance d'information. Clash immédiat : quand la dame kurde commence à parler, les élèves «syriens» se lèvent comme un seul homme et quittent la classe ! Mince !

La dame m'explique alors qui sont ces «Syriens», Assyriens, Araméens, Chaldéens... et leur histoire dramatique et polémique dans la région. Je présente mes excuses aux Syriens et nous repartons sur de bonnes bases. Bien sûr que tout ce petit monde est capable de «travailler ensemble», mais pas dans la négation totale de leur histoire. Il faut d'abord faire émerger la «vérité» pour qu'on puisse pactiser : quelque chose comme, «OK, dehors, c'est la guerre ! Mais ici, on est en classe pour apprendre, on est entre nous et ça ne concerne que nous. Est-ce qu'on peut se mettre d'accord là-dessus ? Ce qu'on fait ici, c'est à nous. On se garantit la sécurité et le respect parce que c'est le seul moyen que nous avons d'apprendre de façon efficace.

De toute façon, on va passer ce temps ensemble, on n'a pas le choix... De quoi avons-nous besoin pour nous sentir en sécurité ?» Et les voilà qui embrayent !

Avec le recul, je me dis que c'était tout de même assez culotté ! C'est un peu comme si on demandait, en pleine guerre ou juste après, à des fils de nazis et des fils de déportés juifs de faire abstraction de ce qui s'est passé pour découvrir ensemble les joies d'apprendre...

Il n'empêche, les enfants sont extraordinairement adaptatifs : ils acceptent le «deal».

Par la même occasion, je m'aperçois que la plupart des enfants pratiquent deux, trois, parfois quatre langues. Certains sont de véritables petits génies de l'adaptation linguistique, mais sont en rébellion totale par rapport à leur vécu scolaire. Un jeune Marocain, scolarisé au pays jusqu'en quatrième primaire, a alors douze ans et se retrouve rétrogradé «avec les petits» : il stagne en quatrième, le vit comme une terrible humiliation et emploie tout son génie tactique à saboter son enseignante. Il est très efficace.

A nouveau, le choc est à la fois rude et fécond. Notre bouquin fait son petit effet dans l'école. Les enseignantes et moi-même découvrons qui sont ces enfants, d'où ils viennent, quelles langues ils parlent... En les regardant autrement, nous percevons mieux leurs ressources et leurs difficultés. C'est pour moi le début d'une exploration passionnante qui se poursuit jusqu'à aujourd'hui : comment nos langues maternelles et nos héritages culturels nous conditionnent-ils à exprimer et percevoir le monde⁴? La simple question des verbes être et avoir – quelle évidence en français ! – ouvre la première hypothèse : et si la difficulté venait d'un fonctionnement linguistique différent...

En effet ! Tant de langues n'ont pas de VERBE être ou avoir, ou les utilisent de manière tellement différente du français ! Quand nous posons comme une évidence deux colonnes à conjuguer, avec un infinitif pour titre (qui n'existe pas dans de nombreuses langues), avec des pronoms personnels sujets (qui sont rares), avec des confusions de sens entre les notions mêmes d'être et d'avoir (p.ex. en turc, on pourra avoir une expression de type «est existant pour moi» à la place d'un verbe avoir; en arabe, on dira «avec moi quelque chose» ou «chez moi quelque chose» plutôt que d'utiliser un verbe avoir), avec des confusions de perception et de prononciation entre il est/il a, ils ont/ils sont... quelle meilleure manière de mêler durablement les pinceaux de nos bambins polyglottes ?

C'est à cette époque aussi que je m'aperçois qu'on assigne facilement à résidence identitaire les personnes qui portent telle ou telle étiquette : il est Turc donc il parle turc, il est Marocain donc il parle arabe...

En y regardant de plus près, l'arabe est tellement diglossique et une partie importante de la population d'origine maghrébine étant plutôt berbère qu'arabe, il va falloir nuancer quelque peu nos perceptions !

Je remarque dans la foulée qu'entrer dans la question interculturelle par des thématiques «froides», comme le verbe être par exemple, est beaucoup plus efficace et porteur que d'y entrer par des thématiques «chaudes», comme par exemple un deux cent cinquantième débat stérile sur le port du voile et gnagnagna... A cette époque, je commence en effet à développer une zone sensible d'intolérance à ce que j'ai du mal à percevoir comme autre chose que «de l'intolérance» : je m'échauffe !

*Et bonjour le miroir : je chauffe quand ça chauffe...
Alors atterrir dans des thématiques froides, ça soulage –
momentanément certes !*

Bien sûr, il ne s'agit pas de faire un cours de français pour les arabophones, un autre pour les berbérophones, un troisième pour les albanophones... Par contre, quelques exemples bien choisis au rayon de la décentration linguistique peuvent considérablement aider les enseignants et les formateurs à identifier les dissonances les plus courantes et à inventer des manières plus adaptées de les expliciter. En français, ce sont toujours les mêmes zones sensibles – les mêmes bizarreries... - qu'il faut éclairer : pour certains, ce n'est pas forcément nécessaire (plus la langue d'origine est proche du français, moins ça l'est) mais toujours utile (même pour un francophone natif, qui apprend ainsi à relativiser l'illusion d'évidence de son univers linguistique).

Ici se joue une compétence interculturelle primordiale: **la capacité à se décentrer de son évidence monolingue.**

Dès que quelqu'un parle au moins une deuxième, voire une troisième langue, ça devient plus facile.

Mais l'enseignant ou le formateur monolingue a, lui, vraiment besoin d'exemples concrets pour comprendre comment fonctionnent les dissonances (Crutzen, 1998, pp.49-59).

Par exemple :

- Le turc ne développe pas la notion grammaticale de genre. Il ne pratique ni accords en genre ni accords en nombre. Sa logique syntaxique est presque systématiquement contraire à celle du français, un véritable «retournement de chaussettes» ! Il n'y a pas non plus de concordance des temps. Peut-être bien que le cliché du bambin ou de sa famille qui a du mal à parler français relève d'un autre ordre que d'une simple absence de motivation...

- Le système du vietnamien est construit sur une série de treize articles classifiants, dont les catégories nous laissent volontiers pensifs. On structure la langue et on pense le monde en «objets inanimés concrets»; en «animaux ou objets inanimés ayant des caractéristiques animales»; en «espèces végétales et objets inanimés longilignes»; en «œuvres comme les dessins, les chansons, les poèmes»; en «gâteaux sucrés ou salés + les roues et les pneus»; en «collection ou série», en «objet exprimant l'unité d'un objet» (chaises, voitures, bateaux, chemises...), en «véhicules circulant sur roues»...
- En kinyarwanda, ejo signifie à la fois hier et demain !
- ...

Bien d'autres modes d'emploi entourent l'usage de tel ou tel code linguistique. Les implicites sont nombreux et forment de subtiles chorégraphies qu'il vaut mieux percevoir et pratiquer faute d'entrer en dissonance avec les autochtones : les façons de prendre contact, de se saluer, de regarder, de se disputer, de se réconcilier, de faire ou d'accepter une invitation, de pratiquer l'humour, de gérer les interdits sexuels... ; mais aussi des structurations beaucoup plus profondes comme les représentations du temps, de l'espace, du sacré... On peut par exemple s'amuser avec Heinz Wismann (2012) du fait que les Allemands sont obligés de laisser leur interlocuteur finir leurs phrases (le verbe est à la fin !), alors que les Français coupent la parole à tours de bras et n'hésitent pas à finir la phrase entamée par leur vis-à-vis : inutile de souligner à quel point l'une comme l'autre attitude est agaçante pour celui qui ne l'a pas intégrée dans son disque dur !

Selon Edward Hall (La danse de la vie, 1984) : «Aussi longtemps que les êtres humains et les sociétés qu'ils forment ne reconnaissent que la culture apparente, et évitent de considérer la culture primaire sous-jacente, il n'en résultera qu'explosions imprévisibles et violence. ... La plupart des gens ne peuvent décrire les règles informelles, mais ils réagissent quand elles sont violées.» Hall montre également «... comment les individus sont liés les uns aux autres et pourtant isolés par d'invisibles tissus de rythmes et par des murs de temps cachés. Le temps est traité comme un langage, comme principe organisateur de toute activité, à la fois facteur de synthèse et d'intégration et moyen d'établir des priorités et d'ordonner le matériau que nous fournit l'expérience; comme mécanisme de contrôle rétroactif sur le cours des événements qui se sont produits, étalon permettant de juger la compétence, l'effort, la réussite; et enfin comme système de messages particuliers révélant la manière dont les individus se perçoivent mutuellement, indiquant s'ils peuvent s'accorder.» Ça, c'est envoyé !

L'expérience de Droixhe m'a montré combien il était utile, tant pour les enseignants que pour les élèves, de se décentrer de son point de vue premier, d'aller à la rencontre d'autres points de vue et de reconstruire nos représentations autour d'une forme de troisième voie: n'était-ce pas là le mouvement même d'un processus interculturel ?

Des enfants dont les familles sont en guerre sur le terrain, en exil et souvent en état de précarité, ne maîtrisant pas la langue de l'école, se trouvaient enfermés ensemble dans une classe, parfois regardés par l'école comme ce qui représentait pour eux l'«ennemi», à faire des travaux de groupes autour de questions à leurs yeux insensées... Leurs compétences d'adaptation et leurs univers culturels et linguistiques – souvent polyglottes – étaient niés, éludés, invisibles... Le simple apaisement né de la mise en évidence des identités de chacun, le fait de tisser des messages autour de leurs représentations,

des récits à communiquer à tout le territoire scolaire, a apaisé les classes et permis des progrès scolaires parfois spectaculaires : notre expert en sabotage a enfin été reconnu à sa juste valeur – scolaire s'entend – et a passé son CEB l'année suivante avec succès. Merci Madame Christine ! Quant à nous, les adultes, nous avons en quelque sorte bénéficié de cours accélérés de décentration culturelle aux mains de véritables experts : il suffisait de les observer, de leur montrer respect et bienveillance, de bien les écouter. Ils avaient tant à dire !

CHEMINEMENT : AU FIL DES PARADOXES

Prenant des chemins de traverse, mon initiation interculturelle se poursuit par l'expérience de la maternité. A l'époque, à mes yeux, mes trois enfants naissent belges, fils de Belges, et je ne me pose pas plus de questions. Pourtant, à l'épreuve de l'éducation conjointe – le père et la mère, certes, mais aussi les grands-pères et autres grand-mères, et probablement les sept générations implicites qui précèdent – les choses se corsent.

Dans la foulée, les questions existentielles des enfants émergent au moment où ils sont sommés de décliner leur identité à l'école : «Mais, maman, nous on est quoi?» OK, papa est né au Congo, sa mère est danoise et son père hongrois. Puis on porte un nom hongrois. Et la grand-mère de maman change trois fois de nationalité, née en territoire dit «rédimé» en 1914. Et l'autre grand-père, il est hollandais. Ben quoi, on est belge non! Par contre, lorsqu'il s'agit de choisir une école, voilà la guerre scolaire qui s'installe durablement à la table du petit-déjeuner : entre une branche de la famille élevée dans les bénitiers et une autre nourrie à la franc-maçonnerie et viscéralement anticléricale, il va falloir arbitrer ! Et ceci sans parler du sens de l'humour, sensé adoucir les mœurs, dont les chorégraphies sont aussi éloignées les unes des autres qu'un iceberg de l'Arctique peut l'être d'un iceberg de l'Antarctique.

Au passage, je fais l'expérience inouïe de me mettre à comprendre une langue que je n'ai jamais apprise. Durant dix ans, je passe mes vacances en famille dans un petit village hongrois du côté du lac Balaton. Ma voisine s'appelle Anna : elle ne parle et ne pense qu'en hongrois, une langue «à coucher dehors», même pas indo-européenne ! Qu'à cela ne tienne, Anna et moi, c'est littéralement le coup de foudre. Et je comprends tout ce qu'elle dit : qu'elle m'aime, mais aussi qu'elle a souffert, et l'histoire de toute la famille, et l'histoire de la Hongrie, et la recette des töltet paprika... Par amour pour Anna, la phraséologie hongroise me devient familière, intime, évidente. Aujourd'hui encore, je me demande comment j'ai compris et me suis fait comprendre dans cet étrange babillage, alors que je n'ai jamais capté un mot de ce que disait la cousine Aniko, que je trouvais plaintive, pas sincère, en un mot antipathique !

Entre temps, je poursuis mes travaux de chercheur... Tout en passant par la case reset : cancer, chimio, position grabataire, abandon de poste maternel pour cause de radioactivité, et divorce à l'arrivée, ça fait des enfants traumatisés, puis ça bouscule les derniers repères encore intacts. En passant, je suis licenciée de mon poste de chercheur : le contrat à durée déterminée avait pris fin. J'apprendrai plus tard de la bouche d'un chargé de cours que «c'est normal !» : priorité aux hommes dans le service car les femmes ont d'autres moyens de se valoriser dans la vie... Le patriarcat a encore de beaux jours devant lui, pas besoin d'aller loin pour le trouver en travers de son chemin. Il est bien entendu que les filles ne se frottent à la carrière universitaire que pour se distraire entre les couches et la tarte aux pommes... Ca y est : on est par terre ! Bon, comme disait ma grand-mère (j'ai longtemps cru que la phrase géniale était d'elle, avant de découvrir que c'était du Nietzsche !) : «Ce qui ne te tue pas te rend plus fort !» Dont acte !

Le passage par la case «mort» finit par avoir la peau de mes dernières peurs. Après tout, qu'est-ce qu'on risque? La santé mentale et la santé tout court sont certes des biens précieux, mais comme le rappelle une autre maxime célèbre, «qui ne risque rien n'a rien»... On continue donc! Et on accepte de s'approcher encore un peu plus du danger...

Me voilà à la coordination d'une Cellule d'Education interculturelle, dans une petite équipe de chercheurs en orbite de l'Université de Liège qui développe des projets de recherche-action. Et l'un d'eux m'ouvre les portes d'une dimension européenne et intercontinentale.

A Classroom of difference (ACOD) est un programme d'éducation à la diversité, importé en direct des Etats-Unis (bonjour le choc culturel !), que j'ai pour mission, avec d'autres, d'adapter au contexte de l'enseignement en Communauté française de Belgique.

C'est l'occasion d'une nouvelle exploration de mes évidences invisibles. C'est riche, c'est intéressant, c'est dépaysant, et surtout ça remue les énergies là où ça passe. Mais confronter nos manières de faire avec celles de nos voisins flamands, hollandais, allemands, autrichiens, italiens, français... et américains, c'est aussi éprouvant que drôle ! Et surtout confronter l'inertie de notre système scolaire en la matière, c'est très instructif !

Nous parvenons tout de même à former des projets-pilotes, puis des pools de formateurs dans plusieurs réseaux et sous-réseaux de l'enseignement secondaire. Six ans de travail balayés par une réforme mettant l'accent sur les compétences de base. Adieu les compétences transversales et interculturelles développées par le programme : il faudra attendre une décennie supplémentaire pour que des demandes se fassent à nouveau entendre !

Trop tard, n'a survécu – hors système scolaire - que la dynamique de peer training (formation par les pairs) pour les jeunes... Dix ans plus tôt, nous avons supplié des responsables scolaires de prendre l'outil tout fait, ficelé, financé, expérimenté et fort d'un réseau de professionnels formés. Refus argumenté : il n'y a pas besoin, ce type de thématique est non prioritaire, voire dangereux... Dangereux pour qui ?

Je dois pourtant à la vérité de dire que cette «dangerosité» annoncée, je l'ai effectivement expérimentée dans ma chair à quelques reprises.

Toute enthousiaste et portée par l'énergie du réseau, me voilà embarquée avec une partie de l'équipe dans une sous-thématique annuelle : comment faire pour travailler la question de l'antisémitisme, en particulier dans les milieux urbains dits «sensibles», où le sujet est de plus en plus polémique ? Et nous organisons une Table ronde fort intéressante. Et nous rencontrons de passionnantes personnes-ressources, avec lesquelles nous mettons en œuvre un projet de formation à Yad Vashem à Jérusalem.

Là, j'expérimente à nouveau l'inattendu. Conscients des difficultés qui nous attendent, nous sommes néanmoins confiants dans notre méthodologie ACOD. Nous avons bien préparé le terrain. Le sujet est lourd et sensible, nous sommes un groupe pour le moins hétérogène, nous débarquons au beau milieu de la deuxième intifada... Une vingtaine d'enseignants et formateurs «acodistes» se lancent dans l'aventure : un demi-groupe néerlandophone, l'autre francophone ; une répartition équilibrée de juifs, chrétiens, musulmans et athées. Le cocktail est en place et Yad Vashem est prévenu : nous sommes «sensibles» et il faudra prévoir des conférences en néerlandais, c'est très important ! Tous nos visas et passeports sont envoyés à qui de droit, l'ambassade de Belgique nous attend à Tel Aviv.

Tout est fin prêt et nous partons en franche camaraderie : certains chantent dans l'avion.

Première épreuve : le passage de la frontière à l'aéroport. Tous les noms à consonance arabe ou avoisinante sont retenus par la sécurité pour interrogatoire. Pendant quatre heures ! Nous sommes épuisés avant d'avoir commencé ! Imprévu mais explicatif : Youssef avait un visa syrien dans son passeport. Nous sommes suspects ! Après moult négociations et le secours des services diplomatiques, nous atteignons l'hôtel à six heures du matin, exténués. Branlebas de combat à 8h30' : le séminaire démarre. Premier jour impeccable. Deuxième jour, visite du mémorial de Yad Vashem : les vannes émotionnelles sont ouvertes. D'entrée, je prends dans le ventre l'évocation de la vie quotidienne dans les villages et quartiers juifs de Pologne avant le désastre : et de un ! Mais celle-là, je l'attendais. Un peu plus loin, c'est l'évocation de la montée du nazisme dans les années 20', puis 30', qui me prend à la gorge. Celle-là, je ne l'attendais pas du tout ! La résonance avec mes origines germaniques est dévastatrice : mes défenses sont entamées. Je perds le contrôle de mon rôle de coordinatrice : je ne suis plus en situation professionnelle ! Et quand, à la sortie du mémorial, la symbolique de l'ouverture salutaire sur la Jérusalem sioniste nous assaille, je ne suis plus qu'une loque de douleurs prise en tenailles. Ça, ça déchire !

Sur les hauteurs de la ville, je suis submergée par l'évidence d'un territoire cerné par l'«ennemi» physiquement et géographiquement si proche. Et Al Aqsa comme un défi en plein centre : le nez au milieu de la figure, on ne voit que ça ! Je me dis que si j'étais juif rescapé et israélien, je ne pourrais que me sentir menacée... Ca se crispe et me tiraille de l'intérieur. Pour la première fois depuis longtemps, je me sens à nouveau chrétienne, écartelée entre les paradoxes comme une croix christique.

Et dire que Jésus était juif ! Ca ne m'avait jamais traversé l'esprit ! Qu'est-ce que je suis venue faire dans cette galère ?

Le lendemain, je ne comprends pas pourquoi l'éminent professeur Bauer, invitant l'assemblée aux questions après un brillant exposé sur l'engrenage infernal qui a mené en quelques années de la première discrimination antisémite à la machine génocidaire, interrompt sa conférence et quitte la salle suite à ma question insupportable : je lui demandais son point de vue d'historien sur le mur érigé à quelques centaines de mètres et sur les leçons tirées ou non de son expérience en la matière...

Mon amie et collègue juive fond en larmes. Je suis accusée d'amalgame et mise au ban. D'autres viennent me féliciter... Je suis hypnotisée par les jeunes hommes et femmes armés de mitraillettes qui partagent leur repas de midi avec nous à la cantine : ils sont beaux, jeunes, tellement semblables à mon fils laissé au pays. Tout le contraire de la caricature obscène du soldat israélien tortionnaire. Et j'ai vu les mêmes, à peine sortis de l'innocence de l'enfance, au check point un peu plus loin. Ce sont eux qui portent la responsabilité de tirer ou pas. C'est terrifiant !

Le groupe commence à s'irriter de ses propres tensions. Nos hôtes de Yad Vashem sont très embarrassés. Pour couronner le tout, les conférences prévues en néerlandais sont annulées pour cause de désistement. Il reste un peu d'anglais, et surtout beaucoup de français. Nos collègues flamands en ont marre de ces francophones qui posent des questions alambiquées à rallonge et qui démarrent en retard tous les matins. Les collègues francophones commencent à bougonner sur ces Flamands qui pendent la tronche et qui font une affaire d'état pour quelques minutes de retard... Ça non plus, ce n'était pas prévu !

Avec un petit groupe, je m'échappe pendant le temps libre pour m'aventurer «de l'autre côté». Un taxi nous amène à Ramallah, puis à Bethléem. Nous passons le mur et, tandis que le chauffeur s'arrête dans une pharmacie pour traiter sa migraine, je me demande où sont les lanceurs de pétards que j'entends résonner à proximité... Puis je vois passer le long du mur deux gamins d'une dizaine d'années : ils courent une échelle à la main ! Non ma chérie, ce ne sont pas des pétards ! C'est la guerre ici ! Il faut te réveiller !

Après un passage rituel sur la tombe du raïs⁵ près de la Moqata en ruine, nous nous rendons à Bethléem en plein marasme, désertée par les touristes qui ne passent plus le mur. La tension est palpable en rue, il est temps de faire demi-tour. Au retour, le soldat du check point nous enjoint d'attendre à distance. Ça dure... Après vingt minutes, le chauffeur fait mine de sortir de la voiture pour aller aux nouvelles : il est immédiatement mis en joue et se ravise. Nous attendons quarante minutes supplémentaires et la nuit tombe. Sans autre explication, le soldat finit par nous faire signe d'avancer, il vérifie les passeports et demande ce qu'on fait là. Il a l'air très contrarié. Nous rentrons au bercail, où le reste de la troupe nous fait savoir qu'il n'apprécie pas notre escapade en aparté.

La rupture entre nous éclate au grand jour quand la visite guidée de Jérusalem, prévue bilingue, est finalement commentée en français par un guide fatigué qui estime que nous comprenons tous suffisamment la langue de Voltaire. Les collègues néerlandophones sont à bout. Les explications historiques du guide crispent ce qui restait de sérénité chez les collègues musulmans. On surnage dans le jus des inconciliables !

*Le vol retour se déroule en silence, dans la morosité générale. Chacun est enfoncé dans ses zones sensibles, certains essaient de dormir, plus personne ne chante. Je mettrai des semaines à assumer que je n'ai pas assuré ! Pour qui tu te prends ma chère ? Petite leçon d'humilité en life : ça fait mal ! J'apprends qu'il est des situations où on est sommé de choisir son camp : **on ne fait pas de l'interculturel en terrain de guerre**. L'ignorer, c'est se mettre en pâture !*

Il paraît qu'à Yad Vashem, on parle souvent de ce curieux groupe de Belges déjantés venus fouler de ses gros sabots les logiques locales. J'ai m... grave ! Par contre, sur l'antisémitisme, j'ai beaucoup appris. Merci et pardon à ceux dont j'ai bafoué les zones sensibles. Retour à la case départ.

Bien que le programme soit issu d'une dynamique européenne initiée par le Centre Européen Juif d'Information – à connotation juive donc – nous décidons en bonne intelligence d'aborder l'année suivante la question de l'islamophobie sous le même angle. Catastrophe ! A l'époque, d'éminents cénacles intellectuels sont en croisade contre ce terme et nous le font savoir : très naïvement sur notre petit nuage, nous sommes surpris par une vague d'interpellations agressives. D'autres tentent de faire médiation, mais la question est tellement sensible qu'elle sera la dernière à être abordée par le programme. Avec le recul, je me dis que si, certes, nous avons été «inconscients», nous avons aussi été «visionnaires»... L'islamophobie, dénoncée à l'époque comme une illusion d'optique, est aujourd'hui objectivée et dénoncée par plusieurs études internationales, nettement moins contestées.

MODE D'EMPLOI : SORTIR DU CADRE

*Qu'à cela ne tienne, dans cette aventure, ma rencontre avec Dina Sensi⁶ me fait me sentir moins seule : elle semble entrer dans les forteresses avec une légèreté désinvolte, elle ramasse presque avec sérénité les coups de bâtons et les retours de portes qui claquent pour que d'autres – dont la petite équipe de la Cellule d'Education interculturelle et moi-même – puissent entrer à leur tour et enfin recevoir une demi-autorisation de travailler les **zones sensibles**...*

Grâce à elle, je participe à la mise au point d'un programme de formation de formateurs pour les enseignants des départements pédagogiques des Hautes Ecoles qui héritent des cours de diversité culturelle instaurés par la Ministre Dupuis, puis à une recherche-action sur les violences symboliques à l'école.

L'une comme l'autre, ces expériences vont conforter mon observation des verrous qui coince notre pensée dominante. A mes yeux, ça commence à bouger, mais ça résiste ferme dans les structures!

Et puis se produit une nouvelle mise à la terre de nos hypothèses de travail. Avec nos références pédagogiques, psychologiques et sociologiques, nous nous trouvons dans l'impasse quand les territoires scolaires que nous explorons se dégradent au point de devenir physiquement violents. Quand ça «pète les plombs», toute notre intelligence néocortex s'incline devant des langages non verbaux que notre culture universitaire a tellement de mal à intégrer. Un simple «Ta g... !» et nous sommes tout dépourvus...

La rencontre avec un autre OVNI bienvenu d'une étrange galaxie se produit dans la foulée, autour de l'année 2000. Jacques Debatty⁷ débarque au milieu de notre équipe de recherche et nous initie à une singulière «paire de lunettes» alternative : **les systèmes où la violence s'exprime doivent comprendre qu'ils génèrent des comportements de survie** et en apprendre le langage !

En voici un beau nouveau défi pour une romaniste en panne de vocabulaire : encore une question de langage, mais cette fois, on passe au rayon non verbal !

A cette occasion, nous établissons presque naturellement un lien entre les intuitions profondes de Margalit Cohen-Emerique et le vocabulaire survie-rituel développé par Jacques Debatty. Si l'interculturel reste en surface, ne traite que la question culturelle, ignore les expressions émotionnelles et territoriales qui habitent nos «vieux cerveaux» depuis la nuit des temps, il manque sa cible et se fait barrer par les peurs et les perceptions menaçantes: le vocabulaire de la survie s'invite à la table des négociations. Pour moi, c'est une nouvelle révolution !

En pleine poussée des **neurosciences**, je me lance sur cette piste avec conviction et bonheur. La vulgarisation proposée par Jacques Debatty s'inspire de l'expérience des arts martiaux, qui elle-même s'inspire d'éthologie. L'équipe de recherche fait le lien avec la **systemique de Palo Alto**⁸ et la question des **implicites culturels**. Le cocktail donne un vocabulaire très pragmatique et qui semble répondre à des besoins criants sur bien des terrains.

Désormais, je n'aborderai plus jamais l'interculturel autrement qu'en l'intégrant dans ce fil conducteur pragmatique et efficace : **SURVIE-RITUEL-SYSTÈME** (Crutzen et Debatty, 2010).

Nous allons regarder et exprimer les choses dans des vocabulaires distincts, qui appellent des stratégies distinctes : un vocabulaire binaire et quasiment physiologique qui correspond à la sphère SURVIE (suis-je en sécurité ? = cerveau reptilien ou programme réflexe de la prédation) ; un vocabulaire triangulaire et chorégraphique qui correspond à la sphère RITUEL (quelle est ma place? = cerveau mammifère ou programme non verbal de la hiérarchisation territoriale et sociale) ; et enfin un vocabulaire complexe et nuancé qui correspond à la sphère SYSTÈME (toutes les nuances analytiques et langagières sont permises = néocortex ou programme des apprentissages rationnels et verbaux).

Au risque de paraître simpliste (la vocation est pragmatique), ce fil conducteur a le mérite d'autoriser le non verbal à revendiquer une place qui lui est encore trop souvent confisquée par les discours intellectuels dominants. Entre autres, il met bien en évidence l'inutilité de parler néocortex à quelqu'un qui pète les plombs ou qui se sent exclu... Il propose aussi des leviers d'action pour apaiser les «vieux cerveaux» avant de leur asséner autres concepts nuancés et affaires éthiques... Ça parle ! Quelques années plus tard, la rencontre avec Michèle Bourassa⁹ (2007) et son approche pragmatique de ce qu'elle appelle élégamment le «cerveau nomade» viendra croiser et confirmer ce cheminement : de l'autre côté de l'Atlantique, à partir de son expérience de psychologue et de chercheur, Michèle est arrivée presque terme à terme aux mêmes conclusions. Je kiffe !

Entre temps, je continue aussi d'explorer les langues et leurs si passionnants labyrinthes internes. Je m'intéresse aux classes-passerelles et au cours de langues et cultures d'origine. Je développe quelques outils de formation sur le thème : «Chaque langue dessine un monde».

Mon Université n'ayant pas grand-chose à faire de ce propos, je rejoins l'Institut de Recherche, Formation et Action sur les Migrations, où je peux laisser libre cours à de nouvelles interrogations.

Mais par une belle soirée d'été, un coup de fil inattendu fait à nouveau dérailler le train de mon train-train quotidien... Le Centre MENA¹⁰ d'Assesse cherche un directeur et une voix amicale me suggère que c'est exactement là que je devrais me rendre sur le champ... Je trouve l'idée pour le moins saugrenue car j'ignore jusqu'au nom du village namurois concerné. Néanmoins poussée par une salutaire curiosité et par la confiance en la voix amicale, je m'y rends voir...

Une série impressionnante de directeurs, coordinateurs et autres chefs éducateurs ont jeté le gant. Ca ressemble à un grand chambardement. C'est plein de violence symbolique, de grands écarts entre des procédures alambiquées et des situations de survie, de besoins énormes en décodages culturels, d'humains exceptionnels en état d'ébullition, de défis pédagogiques à relever... De quoi fuir, mais c'est trop tard, j'ai déjà mordu ! Me voici le mois suivant catapultée directrice au centre MENA !

A cette aventure, je ne peux dire que MERCI ! Merci pour les combats, les rencontres, les leçons de vie, les épreuves, les conflits, les réussites et les audaces que nous avons eues ensemble dans cet îlot foisonnant d'humanité, au milieu d'un océan d'absurdité. Durant près de six années, j'ai expérimenté l'interculturel dans son versant le plus vital, au travers des traumatismes de guerre, des peurs viscérales, des colères homériques, des incompréhensions meurtries, mais aussi des émerveillements du cœur et de l'esprit que génèrent les rencontres essentielles.

J'ai ouvert les yeux sur les terreurs que j'avais jusqu'à soigneusement ignorées : un peu comme une opération de la cataracte... Est-ce que tu vas enfin regarder le mal à l'œuvre dans ce monde ? Au risque de paraître mystique, c'est comme si mon âme n'avait jamais voulu voir autre chose que l'étincelle de lumière qui se cache forcément au cœur de l'obscurité. Un reste de profession de foi façon chrétienne ? Il y a toujours du bon à aller chercher... Là j'ai calé !

Parce qu'à nouveau, il a fallu revisiter l'impensable des massacres et des génocides, mais cette fois incarnés dans l'histoire d'enfants tellement vivants (et parfois survivants), qui n'ont eu aucun mal à percer les dernières cuirasses. Parce qu'aussi mes dernières illusions de Lumières et de Droits de l'Homme ont volé en éclats ! Parce que j'ai expérimenté Kafka au pays d'Ubu, sous les oripeaux de la légalité : comment un système de tuyauteries administratives peut rendre un humain fou !

Parce que je n'ai pas pu rester uniquement professionnelle et que j'ai craqué. Parce que l'un de ces jeunes est devenu mon fils et parce que la conséquence de ce choix a été naturellement de céder le pas. Parce que le croisement de cette aventure professionnelle avec le tremblement de terre généré dans ma dynamique familiale par l'adoption m'a coûté l'inévitable burn out qu'on voit si souvent sévir dans le milieu.

J'ai regardé en face cette Europe des droits de l'homme qui se barricade et qui renonce à ses principes les plus fondamentaux. J'ai vu comment on détruit un homme qui croit naïvement avoir atteint un lieu sûr et qui découvre qu'il ne compte pas. J'ai vu les dégâts innommables de la clandestinité, la vie en rue, la dégringolade. J'ai su qu'on tire au large sur les barques : c'est toujours autant de dossiers qu'on ne devra pas traiter. J'ai su que c'est une guerre. Et moi qui croyais... J'ai craqué !

Alors que toute l'Europe du Nord s'apprête à affronter le défi démographique du vieillissement, ces jeunes-là—souvent de véritables leçons de vie ambulantes, le système dans son ensemble n'en veut pas ! Et ces regards qui cherchent l'abus : « Ah ! Ils sont bien vos jeunes ici ! » Pourquoi ? Il faudrait qu'ils soient mal à l'aise ?

Je ne comprends pas qu'une large majorité de mes concitoyens ne comprennent pas combien ces jeunes sont une chance pour ce pays. Que les traiter en indésirables plutôt qu'en hôtes précieux, c'est au mieux gâcher une extraordinaire opportunité d'assumer les blessures de l'histoire dont ils sont les émissaires, c'est au pire se tirer une balle dans le pied. Que se passe-t-il quand on désespère un jeune plein de potentiel et d'énergie, quand l'enchaînement absurde des fins de non-recevoir transforme les illusions en haine ? Ne serait-il pas plus intelligent de surfer sur la vague plutôt que de vouloir l'endiguer ?

Ne voit-on pas que le coût relatif de cet investissement est bien moindre que le prix à payer pour les ravages de l'exclusion et de la clandestinité ? Certes ils n'ont pas encore cotisé, mais peut-on regarder un peu plus loin que le bout de la calculette ? Tout d'abord, la plupart sont effectivement des victimes collatérales de notre mode de vie et des déséquilibres systémiques qu'il engendre : peut-être commençons-nous à comprendre que ça non plus, ce n'est pas gratuit. Ensuite, ces jeunes ne sont-ils pas précisément emblématiques des changements dont notre société a tant besoin ?

Quand ma civilisation confond son opulence arrogante avec le mérite, elle est hypnotisée par ses propres mensonges. Elle laisse ses peurs barrer la route aux transformations pourtant inéluctables, se privant de l'opportunité d'enfin se réinventer.

Alors elle campe sur ses positions et elle exige des autres qu'ils s'adaptent et acceptent ses règles du jeu. Diantre !

C'est à ce moment-précis que la colère a pris le dessus sur mes efforts consensuels et souriants. Quand je me suis rendu compte que mon extraordinaire capacité à positiver, à transformer les contradictions en moteurs, à compenser les manques et les immobilismes jusqu'à l'absurde, ne faisait finalement que servir la machine de guerre ! J'ai frôlé le dérapage incontrôlé.

*Mais j'ai aussi découvert la **question des traumatismes**, sous la houlette des supervisions magistrales d'Eliane de ROSEN¹. A l'occasion de bien des parcours individuels, où nous avons cherché à comprendre ce qui se passait dans le corps et l'esprit de nos jeunes traumatisés, il m'a semblé évident que ma civilisation – celle dont j'interrogeais l'outrecuidance et l'amnésie depuis des années – se comportait finalement comme un psychisme traumatisé !*

Et je me suis souvenue des leçons de Yad Vashem, où témoins et théoriciens affirmaient que le processus génocidaire produit une effraction telle du psychisme humain – probablement de l'inconscient collectif lui-même – qu'il en devient non seulement indicible, mais tout simplement impensable. Il se transforme dès lors en ellipse silencieuse.

Serions-nous cette civilisation traumatisée, qui ne peut regarder sa part d'ombre que dans les ombres des autres ? Serait-ce là une explication enfin plausible aux aveuglements, aux projections, aux arrogances qui me préoccupent obstinément depuis tant d'années ?

Ah j'oubliais ! Mon fils adoptif est Algérien. Je me rapproche encore du «danger». Ça y est, je suis carrément devenue islamophile : voici que l'Islam s'invite au cœur de la maison et c'est une vraie bénédiction ! Mais quand, pour la première fois, je découvre son quartier à Oran, plein de contrastes, mais aussi plein de salafistes en longues barbes et abayas¹², quel n'est pas mon émoi ! Puis ma surprise – je charie (sans mauvais jeu de mot !) – de me rendre compte que ce sont des gens ordinaires...

Mes voyages en Algérie sont aussi l'occasion d'expérimenter de nouvelles variantes de l'hypocrisie – ça c'est de l'universel ! Ça m'agace ces machos patriarcaux qui sortent en boîte, matent des films pornos, boivent et fument tout leur saouïl, puis se refont – ou pas – une virginité en se laissant pousser la barbe et en exigeant de leur femme pureté et rigueur absolue. Ça m'étonne quand la magie noire côtoie les pratiques religieuses les plus orthodoxes, quand le string cohabite avec le nicab... Décidément, la mauvaise foi est partout ! Mais ne me suis-je pas engagée à ne pas parler des autres... ?

Alors je me souviens de Xavière Remacle¹³ (1997) décrivant son propre cheminement, s'observant en train d'observer : nous avons tellement tendance à voir les contradictions des autres alors que les nôtres nous apparaissent minimales ! Il n'empêche, je suis en colère quand je me rends compte que «Yahud ¹⁴!» est l'injure la plus répandue par la bouche des mères, en concurrence avec «qahba ¹⁵» dans celle des jeunes hommes... Et tous ces moustachus nostalgiques de la révolution, qu'ils n'ont la plupart du temps pas faite, ont l'art de me mettre hors de moi quand ils répètent en boucle leur version victimaire et culpabilisante de l'histoire. Surtout quand le ton est suffisant et doctoral. Je préfère encore ceux qui gueulent : ça fait du bruit, mais ça vient du cœur !

Et je souris en me rappelant avec délectation les caricatures algériennes de Fellag¹⁶. Il faut dire que son humour décalé fait de l'exercice de décentration un art à part entière... «Algériens, peuple nerveux et belliqueux... Ouille ! Tais-toi ! Mes nerfs sont couchés, tu vas les réveiller !» Ca en fait des armées d'hommes en colère ! Vous allez vous calmer oui ? Parce que mon grand-père, lui, il n'a fait ni la colonisation du Congo, ni la guerre d'Algérie : il était couché avec les autres damnés de la terre dans les veines des charbonnages, sans intérêts ni capital ! Non mais !

Mon fils se moque gentiment de moi quand je m'offusque qu'on ne m'ait pas adressé la parole en rue alors qu'on l'embrasse amicalement et qu'on l'accapare pendant que je poireaute dans un sentiment de déni absolu.

«Mais tu n'as pas encore compris que c'est une marque de respect ?» Ben non, j'avais pas compris... mais alors, ceux qui me saluent, ils me manquent de respect ? Mais non, puisque tu es une gaouria¹⁷... Ah bon, ben dis-donc, il faut suivre...

Et puis je me souviens que j'explique avec conviction dans mes formations qu'il faut briser les amalgames dangereux entre religions, spiritualités, cultures, parcours individuels et familiaux, traumatismes de l'histoire et tutti quanti. Eh oui, plus facile à dire qu'à faire ! Et puis je me souviens que ma chère civilisation à moi, celle que je fustige depuis le début de ce carnet, elle aussi pratique si bien le double langage : le discours des droits de l'homme, les principes démocratiques et le blabla sur la citoyenneté versus la fermeture des frontières (enfin, c'est pas faute d'essayer !), la dictature criminelle des marchés et les bastonnades en catimini de clandestins sans voix ni recours... Je me fais toute petite à l'intérieur en réalisant à quel point tout ça nous dépasse. (In-)humanité dérisoire...

Et puis je ne supporte plus les polémiques scolaires autour des créationnistes, du halal et de la piscine. N'avons plus que ça à nous mettre sous la dent ? Quand un enseignant m'assène : «Et vous vous rendez compte ? Le gamin, il me rend sa feuille d'examen sur le darwinisme et il a besoin de me dire qu'il a bien répondu aux questions comme c'est écrit dans le cours, mais qu'il n'y croit pas hein !» Je désespère ! Alors OK, non seulement il doit suivre le programme – ça c'est indiscutable ! - mais en plus il doit y croire ! C'est de la science ou de la foi ? Quelle crédibilité peuvent avoir nos valeurs et nos discours sur l'esprit critique si on enferme ces jeunes en construction dans une telle injonction paradoxale ? Tu dois penser par toi-même, mais tu dois arriver à la même conclusion que moi. Autrement dit : sois critique avec les croyances de tes parents, mais convertis-toi aux miennes, sinon tu es perdu ! Mais comment en est-on arrivé là ? Comment ne fait-on pas la différence entre un débat idéologique entre adultes et l'éducation d'un adolescent pris entre les paradoxes de ses aînés ? De quoi avons-nous si peur ? Et pourquoi cette civilisation, si sûre de la suprématie de ses modes d'emploi, se met-elle à s'enfoncer dans de pareils replis identitaires ? J'en perds mon latin... Me suis-je moi-même égarée ? Je ne sais plus.

Que dire encore des émois suscités par les pauvres moutons égorgés ? Les âmes sensibles ignorent-elles que manger de la viande implique la mort de l'animal ? Ont-elles déjà entendu parler des dégâts incommensurables et systémiques de l'industrie de la viande ? Ou ont-elles assisté aux débarquements des hordes hébétées vouées aux abattages à grande échelle dans des conditions innommables ? Et les poules en batterie ? Et les scandales sanitaires ? Ca vaut le détour non ? Si j'étais mouton, je crois que je choisirais sans hésiter la formule rituelle et les paroles sacrées qu'on me souffle dans les narines, en espérant tomber sur un fils d'Adam qui sait s'y prendre...

L'histoire de la paille et de la poutre encore une fois revisitée... On se calme !

Certes, je comprends – bien que je les supporte de moins en moins – les peurs en jeu dans cette ébullition quotidienne. Tant de gens qui ont peur et qui réagissent, ça a forcément un sens...

Certes, c'est LA CRISE ! Mais pendant que les vraies prédatations s'exercent en toute impunité et à échelle industrielle, on ne trouve rien de mieux que de s'en prendre aux Arabes ! Pardon, je veux dire à ceux qui font les choses en face – certes maladroitement et parfois de manière insupportable, mais en face tout de même. C'est rituel ça non ?

Alors que ce comportement qui consiste à se tromper d'ennemi, à prendre pour un «prédateur» l'inconnu qui s'aventure à proximité, ce serait plutôt un vocabulaire de survie... En serions-nous là ?

Peut-être bien... Le changement climatique, les essais nucléaires, Tchernobyl ou Fukushima, c'est tout de même objectivement plus flippant qu'une bande de combattants marginalisés qui atteignent de temps en temps leur cible non ! On va droit dans le mur, on le sait et on flippe ! Ben, c'est peut-être par là qu'il fallait commencer...

Mon fils me regarde d'un air goguenard. Tu n'as pas encore compris ? Pourquoi tu t'agites comme ça ? C'est l'Apocalypse tu sais, tout ça c'est écrit ! C'est la volonté de Dieu ! Alors là, je m'incline : si c'est écrit...

Quand, un peu abasourdie par ces années tumultueuses, je rejoins Dina Sensi pour expérimenter un programme d'orientation citoyenne pour primo-arrivants non francophones en Wallonie, c'est un peu comme si je revenais à mes premières amours : du FLE et du décodage culturel... Une trêve en quelque sorte. Avec des adultes : ça change tout ! Mes vieux cerveaux s'apaisent : tout n'est plus de ma responsabilité...

De temps en temps, j'ai tout de même une montée d'adrénaline, une poussée d'eczéma (déclenchée par le mot «citoyenneté» par exemple), mais comme dit ma collègue et coordinatrice, je me rappelle que : «La vie de personne n'en dépend !» YES ! Alors j'apprends – il est peut-être temps... - à lâcher prise, à m'incliner, à reprendre une petite tâche d'animateur de particules... Je fais des outils pédagogiques et mon corps se détend. Car les découvertes continuent d'être quotidiennes : l'inter-culturel n'est jamais à court de surprises! What a nice life! Zeeeeeen ! Ça va aller...

Dans un registre plus léger, Jamal, fraîchement arrivé d'Irak, raconte dans l'atelier d'orientation citoyenne qu'il est très choqué par un incident. L'autre jour, voyant des pigeons en rue, il est entré dans une boulangerie, a acheté du pain et s'est mis à l'émietter sur le trottoir pour profiter du spectacle. Une camionnette de police s'est arrêtée et les agents lui ont signifié que c'était strictement interdit. Quand nous lui expliquons que les pigeons en ville sont considérés comme une nuisance et qu'ils font même l'objet de campagnes d'éradication au même titre que les cafards, il devient blême. Mais pourquoi ? Pour Jamal, les oiseaux sont une bénédiction. Alors que les chiens, omniprésents jusque dans l'intimité des maisons... «Vous savez, lorsqu'un chien entre quelque part, ça fait fuir les anges...». Pour les chats, pas de problème. Décidément, RIEN n'est simple !

*Alors il me reste à me souvenir que, depuis ma plus tendre enfance, j'ai toujours eu tendance à jouer du côté des indiens plutôt que du côté des cow boys, que je laissais volontiers à mes cousins si convaincants dans le rôle...
Programmation précoce ?*

Il est vrai que c'est à l'occasion d'un exercice – anodin? – de décentration culturelle initié par ITECO¹⁸ que j'ai compris, il y a bien des années, ce que je venais faire dans cette aventure. Mais oui, mais c'est bien sûr... Deux lignées familiales dans les cantons dits rédimés, ça porte en silence les marques et les ambiguïtés mal camouflées d'au moins trois guerres désastreuses : quels que soient les tentatives de refoulement, 1870, 1914 (naissance de ma grand-mère) et 1940 (naissance de mes parents), ça reste écrit au fer dans les chairs et les esprits.

OK, ce n'est pas par hasard que les sentiers interculturels m'ont conduite sur la piste des secrets d'histoire et des ellipses indicibles. Dans le fond, c'est une sacrée bonne nouvelle !

Bon, cher concitoyen et lecteur, si vous êtes toujours là, c'est que je ne vous ai pas encore fait fuir avec mes branlebas de combat ! OUF, je recommence presque à en rire ! Etrange libération d'une parole intérieure qui me serine cette histoire depuis longtemps... Pourquoi ?

L'exercice éclaire en moi une nouvelle exigence de décentration : à ce stade, je comprends que, pour me réconcilier avec les peurs des uns et les colères des autres - surtout celles qui me sont devenues insupportables - le passage par mes propres peurs et colères trop longtemps contenues est devenu incontournable.

Alors, vous remerciant de m'accompagner jusqu'ici, je suis à nouveau apte à m'extraire de mon cheminement pour tenter de résumer ce que j'ai retenu de cette aventure initiatique et qui, je l'espère, dépasse mon propre parcours disons «thérapeutique»...

CONFIRMATION : UN PROCESSUS PROTÉIFORME

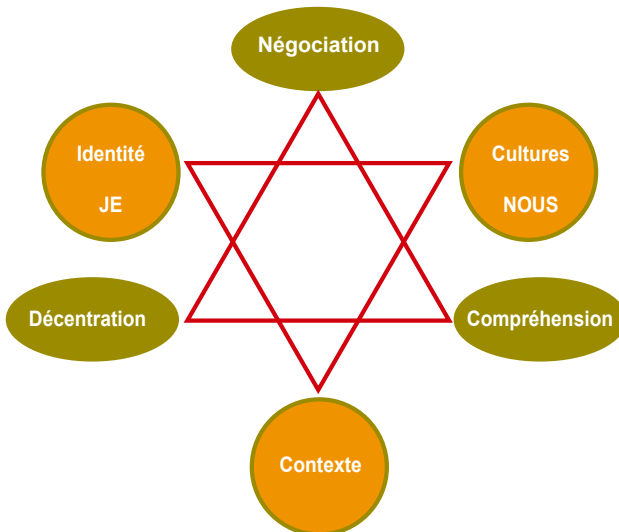
Alors finalement, c'est quoi l'interculturel ?

Vous l'aurez compris, à mon sens, ça dépasse largement le champ folklorique auquel on le cantonne trop souvent. Dans sa réduction «consensuelle» et mis à la sauce superficielle, il perd l'essentiel de sa substance et risque de se transformer en alibi de la pensée dominante. Le processus interculturel est au contraire un exercice exigeant de réciprocité (Crutzen, 2012).

Les pionniers de ce mouvement en Communauté française de Belgique, à savoir ITECO et le CBAI cités plus haut, eux-mêmes inspirés par les travaux de Margalit Cohen-Emerique, ont dès le départ souligné la complexité du propos et l'engagement intellectuel nécessaire pour s'y mouvoir.

J'en retiens la modélisation proposée par ITECO. De quoi bourlinguer une vie entière...

Le modèle se décline en deux triangles imbriqués, dont les pôles sont intrinsèquement liés.



Se focaliser sur un pôle sans prendre en compte les autres dénature le processus interculturel et le réduit à des stéréotypes nuisibles. Dans toute situation où des implicites culturels sont en jeu, il est primordial d'explorer trois axes complémentaires :

- ◆ l'**identité**, la personne et son histoire, le JE ;
- ◆ la(les) **culture(s)**, le(s) groupe(s), le(s) NOUS ;
- ◆ le **contexte** (p.ex. le contexte migratoire dans un territoire donné).

Par là même, tout processus interculturel passe par trois phases distinctes et, dans le même temps, interdépendantes :

- ◆ la décentration comme préalable (c.à.d. se regarder en train de fonctionner soi-même d'un point de vue identitaire, culturel et contextuel) ; Margalit Cohen-Emerique a beaucoup insisté sur le fait que la décentration est prioritaire ; elle agit notamment comme antidote aux stéréotypes et comme révélateur de multiples nuances implicites ;
- ◆ la compréhension (c.à.d. essayer de comprendre le système de l'«autre» d'un point de vue identitaire, culturel et contextuel) ;
- ◆ la négociation (c.à.d. construire, à partir de cette exploration, ici et maintenant, un mode d'emploi acceptable par tous, dans un contexte motivé par le «vivre-ensemble»).

Ça pourrait sembler «évident», mais le processus conduit à explorer ce que Margalit Cohen-Emerique nomme les «zones sensibles», qui cristallisent la plupart des conflits et des zones floues implicitement en jeu dans les malentendus.

C'est ici qu'interviennent les concepts d'images-guides (toutes les «petites voix» qui conditionnent nos représentations et nos comportements depuis l'enfance, ce qui se fait, ne se fait pas, se dit, ne se dit pas, toutes nos «grammaires» intérieures construites, déconstruites et reconstruites au fil de l'existence), d'archaïsmes (toutes les vieilleries qui traînent dans les fonds de tiroirs de nos inconscients collectifs, qui ressurgissent à la moindre occasion alors qu'on les croyait disparues ; par exemple les résidus bien vivants du patriarcat dans nos fonctionnements apparemment égalitaires), de contentieux historiques (toutes les casseroles qui pendent à nos basques depuis les empires grec et romain, les barbaries, l'histoire des croisades, de l'esclavage, des colonisations et décolonisations... ; rien n'est neutre entre les peuples depuis des millénaires de luttes d'influence et de domination), et enfin de refoulements (les zones sensibles les plus difficiles à traiter : tout ce que l'inconscient personnel ou collectif ne peut regarder en face, comme les génocides, les abominations et les terreurs qui peuplent nos zones d'ombre). Ça fait des clés, mais ça fait aussi du boulot !

L'interculturel n'est pas dans les réponses mais plutôt dans la manière de poser les questions. En ce sens, il est constructiviste, dialectique et herméneutique. Toujours en mouvement, pas question de certitudes !

L'exercice nécessite forcément une relative sécurité intérieure, on ne l'impose impunément à personne : la décentration, la relativisation, la «tolérance» sont des luxes du néocortex. Quand on est en survie, c'est souvent mission impossible, ou disons plus légèrement que ce n'est pas le moment !

L'interculturel visite une brochette interdisciplinaire impressionnante : les points de vue qui se croisent puisent dans la pédagogie, l'action sociale, la coopération, la sociologie, la psychologie et l'ethnopsychologie, l'ethnopsychiatrie, l'anthropologie, les neurosciences, la philosophie, la linguistique, l'anthropologie, le management, l'épistémologie... Avec, me semble-t-il, deux courants transversaux et complémentaires qui se répondent en écho : le constructivisme et la systémique. Je songe en particulier à Edgard Morin¹⁹ pour la pensée et à l'école de Palo Alto pour la pratique. Mais Pierre Bourdieu²⁰ est embusqué en franc-tireur et il a fait beaucoup pour la prise de conscience générale.

Rappelons-nous également que la dimension culturelle est elle-même particulièrement complexe et doit être manipulée avec précaution : c'est une substance volatile, parfois impérieuse ou capricieuse, voire dangereuse quand elle se fige dans des positions défensives...

«Ma culture est, en effet, la logique selon laquelle j'ordonne le monde. Et cette logique, je l'ai apprise dès ma naissance, dans les gestes, les paroles et les soins de ceux qui m'entouraient, dans leur regard, dans le ton de leur voix, dans les bruits, dans les couleurs, dans les odeurs, dans les contacts, dans la façon dont on m'a élevée, récompensée, punie, tenue, touchée, lavée, nourrie; dans les histoires que l'on m'a racontées, dans les livres que j'ai lus, dans les chansons que j'ai chantées; dans la rue, à l'école, dans les jeux; dans les rapports des autres dont j'étais témoin, dans les jugements que j'entendais, dans l'esthétique affirmée, partout, jusque dans mon sommeil et dans les rêves que j'ai appris à rêver et à raconter. ... Donc avant de pouvoir comprendre la culture de l'autre, je dois prendre conscience de ma propre culture, de mes présuppositions culturelles, des implicites qui forment mon interprétation, de mes évidences.» (Caroll, 1987)

Ma culture est le résultat de tous les milieux dans lesquels je vis : ma famille, mon école, mon organisation de jeunesse, mon quartier... et selon le contexte dans lequel je me trouve, l'une ou l'autre facette peut se trouver plus visible. **Ma culture est composite.**

Ma culture ne s'explique pas, n'explique pas tout, ne m'explique pas... n'est pas une mince affaire ! Je peux m'identifier à elle, la revendiquer, m'insurger contre elle, la déconstruire et la reconstruire... Dans tous les cas, les influences précoces qui ont baigné mon enfance jouent un rôle très important dans ma façon d'interpréter le monde.

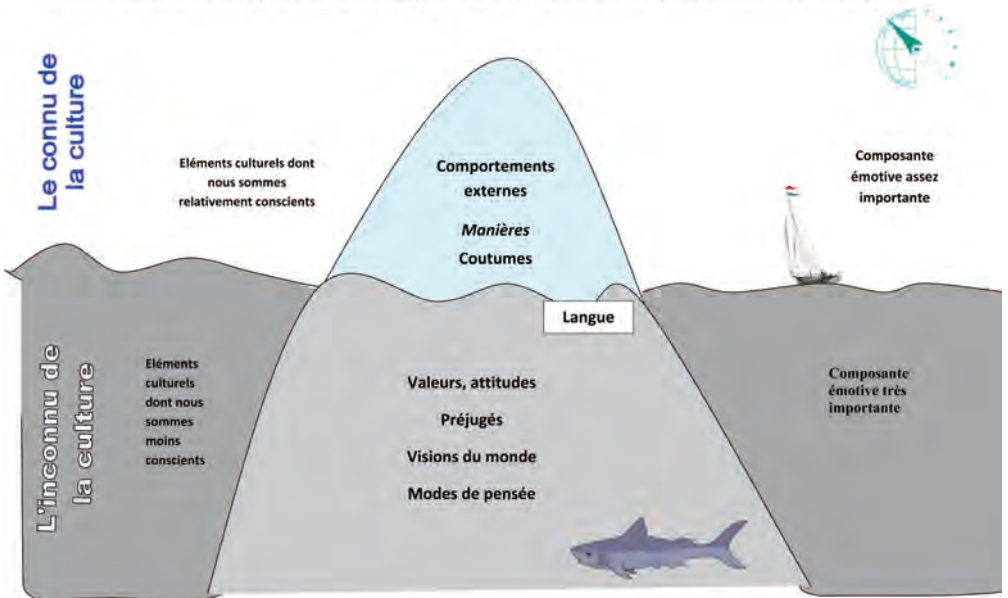
Les cultures développent des **valeurs**. Elles sont subjectives, incarnées dans des personnes, des identités : on ne rencontre pas une «culture» au coin de la rue... Elles sont plurielles. Elles évoluent et en même temps restent stables. Difficiles à circonscrire, elles sont cependant identifiables et les nier serait une erreur. Elles sont inventées par les humains. Elles sont dans un rapport historique de domination entre elles. C'est souvent ce qui pose problème dans la cohabitation.

Elles ont **une dimension consciente et une dimension inconsciente**, comme l'illustre fort bien la métaphore de l'iceberg dessinée par Kohls²¹ : les éléments plus ou moins conscients de notre culture (comportements externes, manières, coutumes...) sont comme la partie émergée d'un iceberg, c'est-à-dire une toute petite partie de la structure, qui plonge de plus en plus loin dans les profondeurs de l'océan lorsqu'on explore la langue (on pourrait la situer juste sur la ligne de flottaison, en partie visible mais aussi ancrée dans des structures sous-jacentes), les valeurs, attitudes, préjugés, visions du monde, modes de pensée... Plus nous allons en profondeur, plus nous quittons le vocabulaire châtié de la rationalité et plus la composante émotive s'exprime. En eaux profondes, nous rencontrons même d'archaïques requins antédiluviens prêts à bondir sur tout ce qui bouge !

Il suffit d'observer d'éminents intellectuels se transformer en monstres vociférants dès que les zones sensibles entrent en jeu : la rationalité fait rarement le poids face aux remontées des eaux troubles...

Les niveaux d'influence de la culture : analogie de l'iceberg (Schéma de Kohls, d'après la définition de Clyde Kuckohn)

Les niveaux d'influence de la culture : analogie de l'iceberg (Schéma de Kohls, d'après la définition de Clyde Kuckohn)



C'est là que le fil conducteur évoqué plus haut intervient pour compléter la démarche : nos recherches-actions ont mis en évidence le pragmatisme d'une approche en trois sphères, SURVIE-RITUEL-SYSTEME, en commençant – cela va de soi – par la première.

La sphère **SURVIE** aborde les questions à partir des besoins de base – c'est-à-dire de sécurité - des personnes. La communication de crise, son vocabulaire essentiellement non verbal et binaire, envisage les langages violents comme des expressions du cerveau reptilien, celui qui assure notre survie depuis la nuit des temps. L'éluider conduit à cadenciser les positions défensives : les peurs viscérales nourrissent les violences et enkystent les zones sensibles des personnes et des groupes en présence. L'apaisement des «vieux cerveaux» est, la plupart du temps, un préalable nécessaire à tout autre processus de décentration.

La sphère **RITUEL** invite à entrer dans le vocabulaire des implicites culturels, de tout ce qui anime les chorégraphies de groupe. Elle fait référence aux outils d'éducation à la diversité et aux compétences transversales de décentration : il s'agit de développer des compétences personnelles et institutionnelles en phase avec les exigences de la société multiculturelle et mondialisée. Les implicites culturels sont souvent à l'origine des malentendus à traiter sur le terrain : ils constituent une sorte de constellation de «fausses évidences» qui nous conditionnent à notre insu. Si nous sommes suffisamment rassurés et que nous acceptons le questionnement par d'autres substrats culturels, la diversité sous toutes ses formes devient un ferment efficace de co-construction créative. Nous apprenons à transformer les implicites culturels en objets d'apprentissage. Nous sommes au cœur du processus interculturel.

La sphère **SYSTÈME** s'invite alors confortablement dans le débat et met en évidence le besoin de situer nos actions dans une lecture systémique, de relire nos enjeux sociétaux en bonne intelligence. Nous devenons capables de tenir compte à la fois des contraintes et des capacités d'innovation induites par de nouveaux besoins planétaires.

Dans une approche SYSTÈME, il est notamment intéressant de comparer des modèles francophones et anglo-saxons, voire de se frotter à des approches amérindiennes ou orientales, plus dépaysantes mais plus difficiles d'accès. Pour ma part, j'ai apprécié les éclairages de Jacques Demorgon (2005, 2010) ou, plus près de nous, de Marie Verhoeven (2003), par exemple.

Enfinement, à bien y regarder, ce n'est pas si mal ! Ambitieux certes, parfois illusoire, mais disons, pour conclure provisoirement, que c'est toujours mieux qu'un campement retranché sur des positions défensives. Sans doute même une chance - et une exigence - face aux enjeux globaux qui défient notre construction du monde. Alors à ce stade, après avoir tenté de résumer ce que je crois avoir compris de ces leçons interculturelles, il me reste encore à témoigner de la face solaire de l'exercice, quand l'expérience synchrone imprime en nous la beauté d'un moment de grâce.

Au-delà de la dimension pédagogique ou existentielle, je me rends compte que le processus interculturel m'a nourrie d'une dimension esthétique, et même profondément spirituelle. Je songe en vrac à :

◆ de mémorables séminaires ACOD ou EPTO²², où l'huile de bras de mes jeunes collègues a si souvent fait des merveilles ;

◆ des expériences de Kàsàlà menées de manière improbable par Jean Kabuta²³, que ce soit avec des professionnels qu'on aurait a priori du mal à imaginer s'auto-louanger ou avec des adolescents que nos préjugés auraient taxés de «mission impossible» ; merci cher Kabuta pour l'autorisation à oser le JE en position instable...

◆ l'émotion partagée à découvrir le patient et intelligent travail mené par les asbl Ajyal et Afrique en livres auprès de parents d'enfants en âge de scolarité à Charleroi ; ou encore l'engagement du Foyer à Molenbeek, en particulier autour de la culture romani ;

◆ les retroussements de manches et les coups de cœur de l'équipe maternelle de St Valentin à Gilly ;

◆ les projets MUS-E de la Fondation Internationale Yehudi Menuhin²⁴ et leur capacité à briser les préjugés en misant sur les expressions artistiques ;

◆ ...

Merci à tous ces rêveurs têtus et inventifs, dont j'oublie les noms, qui continuent au quotidien à croire dans les vertus de la rencontre, qui persévèrent quand je renonce...

En ce qui me concerne, une certitude finalement demeure : la position «inter» restera aussi passionnante qu'inconfortable – et c'est sans doute là sa principale qualité initiatique. Elle finira par avoir raison de toute allégeance à quelque camp ou carcan que ce soit. En avoir expérimenté les limites à Yad Vashem m'a rendue à la fois plus modeste dans mes propositions méthodologiques à l'égard des autres et plus déterminée à poursuivre la synthèse en mon for intérieur.

Il me semble que ce questionnement rejoint ainsi la puissante intuition de Margalit Cohen-Emerique, qui met en avant la primauté du mouvement de décentration sur celui de la compréhension de l'autre. Si la diversité qui nous entoure est envisagée comme une opportunité de nous adapter aux défis du XXI^e siècle plutôt que comme une divergence à réduire à nos propres inerties, alors l'interculturel aura fait son office : rencontrer l'exigence non consensuelle et la promesse chatoyante d'un changement de paradigme annoncé.

Pour canaliser les injonctions paradoxales qui pèsent sur nos têtes – on dit qu'elles rendent fou ! -, les bonnes intentions ne suffiront pas. L'interculturel et son cheminement déroutant sont de l'ordre de l'incertitude – non inquiète, disait Ilya Prigogine (Prigogine et Stengers, 1979).

Je nous invite à nous accrocher à cette belle évocation poétique : l'incertitude non inquiète...

NOTES DE BAS DE PAGE

1 Ibrahima Thioub est historien à l'Université Cheikh Anta Diop à Dakar et directeur de l'Institut interdisciplinaire virtuel des Hautes études sur les Traités et les esclavages. Parmi d'autres historiens de renom, il interroge les identités et représentations des « Noirs », d'hier à aujourd'hui.

2 Margalit Cohen-Emerique est psychosociologue et experte en relations interculturelles. Elle a enseigné notamment à l'université de Montréal, à l'université catholique de Milan et à l'École supérieure de travail social (ETSUP) de Paris. Pionnière d'une approche interdisciplinaire de la communication interculturelle, elle inspire depuis une trentaine d'années des démarches de formation importées en Belgique francophone par ITECO et le CBAI.

3 Jean Léonce Doneux est ethnolinguiste et éminent polyglotte. Ses travaux portent notamment sur une recherche de prédictibilité dans la manière d'aborder l'orthographe française.

4 Lire à ce propos : De Visscher, P,(1966), Vers une psychosociologie culturelle du langage.

5 Yasser Arafat.

6 Dina Sensi est psychopédagogue et pionnière de la recherche en matière de méthodologie interculturelle à l'Université de Liège, puis à l'Institut de Recherche, Formation et Action sur les Migrations, et enfin au Dispositif de Soutien aux Centres régionaux pour l'Intégration en Wallonie (DISCRI)

7 Jacques Debatty est Maître d'arts martiaux, 8e dan de karaté, consultant en communication de crise dans des contextes aussi variés que le contrôle aérien, les quartiers opératoires, les urgences hospitalières, l'enseignement, les services d'ordre... Il est notamment l'initiateur du Shinshokai, école de karaté inspirée par les moins valides, dont la devise est «la force par le handicap».

8 L'école systémique de Palo Alto naît à la fin des années 60' dans la ville de Palo Alto en Californie. Elle rassemble des chercheurs tels que Gregory Bateson, Don Jackson, Jon Weakland, Paul Watzlawick, Jay Haley... A l'origine de la «thérapie brève» et de la «thérapie familiale», la théorie des systèmes est appliquée à l'être humain et intègre les techniques de l'hypnose développées par Milton Erickson, psychiatre

et thérapeute. La méthodologie qui en découle devient un courant de pensée qui se répand en psychologie, psycho-sociologie, sciences de l'information et de la communication.

9 Michelle Bourassa est psychologue et professeure agrégée à l'Université d'Ottawa. Elle intervient au Canada et en Europe dans le secteur de l'éducation différenciée et de la gestion du changement, mettant en évidence comment les neurosciences peuvent éclairer le choix de stratégies pour la réussite du plus grand nombre d'élèves.

10 Centre d'Accueil pour Mineurs Etrangers non accompagnés dépendant du CPAS d'Assesse.

11 Eliane de Rosen est enseignante, thérapeute gestaltiste – entre autres. Elle accompagne des équipes éducatives confrontées aux diversités culturelles mais aussi aux troubles de l'attachement et aux stress post-traumatiques.

12 Une abaya est le vêtement porté «au-dessus des autres» chez les musulmans. Elle est la forme «traditionnelle» du hijab ou de la robe islamique modeste.

13 Xavière Remacle est poète, philosophe et islamologue. Elle est notamment formatrice en communication interculturelle au Centre Bruxellois d'Action Interculturelle.

14 Juif.

15 Pute.

16 Mohamed Fellag est un acteur, humoriste et écrivain algérien exilé à Paris : il est notamment irrésistible dans son célèbre et décapant one man show Djurdjurassique bled.

17 Equivalent d'étrangère ou Européenne.

18 ITECO, Centre de formation pour le développement, est une ONG aujourd'hui cinquantenaire, pionnière de l'approche interculturelle à Bruxelles : www.iteco.be Le Centre Bruxellois d'Action Interculturelle (CBAI) est une association fondée en 1981 «à partir de l'expérience des migrations et des exils et d'une passion civique pour une Ville-Région, Bruxelles, devenue multiculturelle» : www.cbai.be Toutes deux ont largement contribué à la diffusion des travaux de Margalit Cohen-Emerique.

19 Edgard Morin est sociologue et philosophe, auteur d'une somme impressionnante d'études interdisciplinaires regroupées notamment dans sa célèbre Méthode en six volumes. Il est considéré comme l'un des pères du constructivisme et de la pensée systémique.

20 Pierre Bourdieu est sociologue, célèbre notamment pour sa mise en évidence de l'importance des facteurs culturels et symboliques dans la reproduction sociale.

21 Schéma de Kohls, d'après la définition de l'anthropologue Clyde Kuckhohn

22 A Classroom of Difference (ACOD), programme d'éducation à la diversité ciblant les écoles, et son pendant ciblant les jeunes dans d'autres activités, the European Peer Training Organisation (EPTO), sont des projets menés dans plusieurs pays par le Centre Européen Juif d'Information (CEJI).

23 Jean Kabuta est poète et professeur de littératures africaines à l'Université de Gand. Il anime régulièrement des ateliers de KASÀLÀ, terme tshiluba qui désigne des pratiques traditionnelles de louanges et d'auto-louanges répandues un peu partout en Afrique subsaharienne.

24 www.menuhin-foundation.com

BIBLIOGRAPHIE

Abdallah Pretceille, M. (1983), *Pédagogie interculturelle. Bilan et perspective. L'interculturel en éducation et sciences humaines*. Publications Université Toulouse Le Mirail, Toulouse.

Abdallah Pretceille, M. (1986), *Vers une pédagogie interculturelle*. Publication de la Sorbonne, Institut National de la Recherche Pédagogique.

Agenda interculturel, journal mensuel de liaison et d'information des organisations immigrées et belgo-immigrées, édité par le Centre Bruxellois d'Action Interculturelle.

Antipodes, journal trimestriel de réflexion autour de thèmes de l'actualité du développement, édité par ITECO à Bruxelles.

Bourdieu, P. et Passeron, J.C. (1970), *La reproduction*. Editions de Minuit.

Bourdieu, P. (1979), *La distinction. Critique sociale du jugement*. Editions de Minuit.

Bourdieu, P. (1982), *Ce que parler veut dire : l'économie des échanges linguistiques*. Fayard.

Bourdieu, P. et Wacquant, L. (1992), *Réponses : pour une anthropologie réflexive*. Seuil.

Bourdieu, P. (1997), *Méditations pascaliennes*, Seuil.

Bourassa, M. (2007), *Le cerveau nomade*. Ottawa, Presses de l'Université.

Caroll, R. (1987), *Evidences Invisibles : Américains et Français au quotidien*. Seuil.

Cohen-Emerique, M. (2011), *Pour une approche inter-culturelle en travail social. Théories et pratiques*. Presses de l'EHESP, Rennes.

Crutzen, D. (1998) 'La dissonance cognitive : quelques pistes pour l'enseignement du français en contexte multi-culturel', *Les Actes de Lecture de l'Association Française pour la Lecture* 62, 49-59.

Crutzen, D. (2012), *La co-construction comme alternative à la tolérance*. In Conceptions du dialogue interculturel en Wallonie et à Bruxelles. CFWB, Service de l'Education permanente, Collection Culture-Education permanente, n° 16.

Crutzen, D. et Debatty, J. (2010), *Entre-prendre la violence à l'école. Apprendre à réfléchir en communication de crise*. Edipro.

Demorgon, J. (2005), *Critique de l'interculturel. L'horizon de la sociologie*. Economica.

Demorgon, J. (2010), *Complexité des cultures et de l'interculturel. Contre les pensées uniques*. Economica.

Demorgon, J. (2010), *L'interculturel entre ajustement et engendrement. Pour une cosmopolitique : tribus, royaumes, nations et monde*. In Synergies Pays Germanophones n°2/2009, parution mai 2010 sur le thème: *L'interculturel à la croisée des disciplines : théories et recherches interculturelles, état des lieux*.

de SALINS, G. (1992), *Une introduction à l'ethnographie de la communication. Pour la formation à l'enseignement du FLE*. Didier.

De Visscher, P. (1966), *Vers une psychologie socio-culturelle du langage*.

Doneux, J.L. (2001), *L'écriture du français. Prédicibilité et aléas*. Publications de l'Université de Provence.

Hall, E.T. (1971), *La dimension cachée*. Seuil.

Hall, E.T. (1984), *Le langage silencieux*. Seuil.

Hall, E.T. (1984), *La danse de la vie*. Seuil.

Intercultures. Journal SIETAR Paris. (Société pour l'éducation, la formation et la recherche interculturelles).

Kabuta, J. (2001), *Dis-moi ton nom. Poésies*. Université de Gand, Editions Recall, n°17.

Kabuta, J. (2003), *Eloge de soi. Eloge de l'autre*. Peter Lang, Coll. «Pensées et perspectives africaines».

Morin, E. (1977-2004), *La Méthode* (6 volumes). Seuil.

Prigogine, I. et Stengers, I. (1979), *La nouvelle alliance*. Gallimard.

Remacle, X. (1997), *Comprendre la culture arabo-musulmane*. CBAI, EVO - Chronique sociale.

Thioub, I. (décembre 2008), Dossier *Chromatics*, in l'Agenda Interculturel, n°268. Centre Bruxellois d'Action Interculturelle.

Verhoeven, M. (2003), *Modèles d'intégration nationaux, dynamiques d'établissements et processus identitaires en contextes multiculturels : regards croisés Angleterre – Communauté française de Belgique*, in *Revue française de pédagogie* 144, 52-69.

Wissmann, H. (2012), *Penser entre les langues*. Albin Michel, Bibliothèque Idées.

Intention de ce livret

◆ Inspiré par les intuitions de quelques précurseurs, ce livret propose de cheminer dans l'intimité du processus interculturel en empruntant la voie du témoignage : une démarche qui renvoie le lecteur à ses propres questions, tout en dessinant quelques balises utiles pour s'orienter dans la complexité intrinsèque au sujet.

L'intention est d'inviter le lecteur à y réfléchir en miroir son propre parcours.

Public visé

- ◆ Les animateurs, formateurs, coordinateurs, directeurs de l'associatif et des services publics
- ◆ Les enseignants, les CPMS
- ◆ Les intervenants GRH
- ◆ Les psychologues, psychiatres, médecins, infirmiers
- ◆ Toute personne intéressée par le sujet



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles